Kernos

Revue internationale et pluridisciplinaire de religion
grecque antique

11 | 1998

Varia

Panthéons locaux de Lycie, Lykaonie et Cilicie aux deuxième et premier millénaires av. J.-C.

René Lebrun

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/kernos/1223>

DOI : 10.4000/kernos.1223

ISSN : 2034-7871

Éditeur

Centre international d'étude de la religion grecque antique

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 1998

ISSN : 0776-3824

Référence électronique

René Lebrun, « Panthéons locaux de Lycie, Lykaonie et Cilicie aux deuxième et premier millénaires av. J.-C. », *Kernos* [En ligne], 11 | 1998, mis en ligne le 21 avril 2011, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/kernos/1223> ; DOI : 10.4000/kernos.1223

Panthéons locaux de Lycie, Lykaonie et Cilicie aux deuxième et premier millénaires av. J.-C.

Bons héritiers de ce que nous révèlent les sites préhistoriques de Çatal Höyük ou d'Haçilar, ou, à une date plus proche de l'installation des tribus indo-européennes en Anatolie, le site d'Alaça Höyük, les panthéons locaux d'Asie Mineure montrent, au second millénaire avant notre ère, une structure relativement homogène et bien identifiable à l'heure présente; celle-ci se retrouve au niveau du panthéon impérial d'après les listes officielles de divinités mentionnées par exemple à la fin des traités ou d'après les reliefs rupestres du célèbre sanctuaire de Yazılıkaya situé à environ un kilomètre et demi de la capitale Hattusa et aménagé ou achevé durant la seconde moitié du ^{xiii}^e siècle av. J.-C. par le roi Tudhaliya IV.

A. La structure des panthéons locaux se hiérarchise comme suit :

1. Dieu de l'orage associé à une divinité solaire masculine ou féminine, ou à une déesse mère;
2. Divinité protectrice de la nature sauvage;
3. Éventuellement un dieu de la guerre;
4. Forces chthoniennes comme les montagnes, les sources et les rivières.

Cette structure de base est clairement évoquée dans des recensions de panthéons locaux, mais elle se trouve également figurée sur certains sceaux¹.

¹ Cf. par exemple la tablette KBo XII 135 (4 colonnes au recto, 4 colonnes au verso), époque tardive; on observe régulièrement le schéma : dieu de l'orage, divinité solaire, dieu protecteur de la nature sauvage et une montagne; il en est ainsi pour Sarusna, Sekta; à Ibbitta, nous trouvons une déesse reine à la place de la montagne ou de la source. Le panthéon de Hubesna = cl. Kybistra est un peu plus complexe puisqu'il donne la séquence divine suivante : tout d'abord, Huwassanna, la déesse reine, suivie du Soleil, du dieu de l'orage, du dieu protecteur de la nature sauvage, du mont Sarlaimi = « Sublime », à la suite duquel sont mentionnés le dieu de la guerre, Lallariya et le mont Sarpa, et enfin quelques dieux mineurs. On trouvera aussi une intéressante liste des panthéons locaux hittites à l'époque du roi Muwatalli II, lequel régnait à la fin du ^{xiv}^e-début du ^{xiii}^e siècle av. J.-C., dans la grande prière qu'il adresse à tous les dieux (CTH 381), dont une excellente édition vient d'être publiée par I. SINGER, *Muwatalli's Prayer to the Assembly of Gods Through the Storm-God of Lightning*, Atlanta, 1996; évoquons simplement le panthéon de la métropole religieuse de haute antiquité qu'était Arinna au Hatti central, non loin de Hattusa : dieu Soleil des cieux, déesse Solaire d'Arinna, dieu de l'orage d'Arinna, Mezzulla (fille de la déesse Soleil d'Arinna), Hulla, Zintuḫi, dieux masculins, déesses, montagnes et rivières d'Arinna, dieu de l'orage du salut, dieu de l'orage de la vie (ces

Dans de nombreux cas, on relèvera l'absence de dieu Lune, dont tout laisse à penser cependant qu'il fut particulièrement vénéré en Anatolie méridionale. D'après les données actuelles, les catégories divines que nous venons d'énoncer, s'appliquaient aux panthéons locaux de Lycie, Pamphylie, Lykaonie, Pisidie et Cilicie.

B. En considérant plus particulièrement la côte méditerranéenne et les régions avoisinantes, de culture louvite, nous constatons aujourd'hui que plusieurs centres religieux célèbres à l'époque gréco-asiatique existaient bel et bien au deuxième millénaire; leurs panthéons respectifs ainsi que leur vie cultuelle sortent progressivement de l'ombre. Citons pour mémoire d'Ouest en Est : Xanthos, Tlôs, Pinara et Oinoanda en Lycie, Pergè en Pamphylie, Lystra en Lykaonie, Comana en Cataonie, et Tarse en Cilicie². Le problème

deux derniers étant des hypostases du dieu de l'orage hurrite Teshub; il s'agit donc d'une addition d'époque impériale) = texte A I 37-39. Mentionnons encore le panthéon de Nenassa : dieu de l'orage de Nenassa, Lusiti de Nenassa, le fleuve Marassantiya (= Halys), les dieux masculins, les déesses, les montagnes (et) les rivières de Nenassa = texte A II 12-14. De plus, une intéressante liste de dieux locaux peut être trouvée dans KBo IX 98 + KUB LX 46 + KUB LVII 87 analysée par SINGER, *op. cit.*, p. 165-166. Les cultes de chaque ville hittite sont également évoqués dans J. TISCHLER et G.F. DEL MONTE, *Répertoire géographique des textes cunéiformes* (abrégé. *RGTC*), VI, Wiesbaden, 1978, et supplément paru en 1992. Il n'est pas exclu que le panthéon local d'une cité se trouve représenté sur certains sceaux; signalons, par exemple, les quatre côtés d'un sceau cubique représentant respectivement un dieu assis sur son trône, un cerf, un taureau et un lion, cf. R.M. BOEHMER et H.G. GÜTERBOCK, *Glyptik aus dem Stadtgebiet von Boğazköy*, Berlin, 1987, p. 56 et table XV fig. 148. Signalons encore la mention d'un panthéon local ou semi-officiel sur les autels trouvés à Emirgazi (région de Konya; règne du roi Tudhaliya IV) où par deux fois (§ 26 et 29) on rencontre la séquence suivante : déesse Soleil d'Arinna, dieu de l'orage des cieux, dieu cerf, le dieu MONS.MENSA, une déesse.

² Xanthos, en lycien *Arñna*, pourrait correspondre à une des villes dénommées Arinna dans les textes hittites, ou plus probablement à la cité d'Awarna des tablettes hittites = Awarna du bloc 13 de l'inscription louvite hiéroglyphique de Yalburt (règne de Tudhaliya IV) identifiée avec Xanthos par M. POETTO, *L'iscrizione Luvio-gerografica di Yalburt*, Pavie, 1993 (*Studia Mediterranea*, 8), p. 78; Tlôs, en lycien *Tlawa*, correspond au *Tlawa* des textes hittites et louvites du second millénaire et on relèvera spécialement la mention de *Tlawa* dans le bloc 14 de l'inscription de Yalburt; Pinara, lycien *Pinale*, se trouve probablement mentionnée en KUB XIX 55 et dans les blocs 12 et 13 de l'inscription de Yalburt : *pi-na*- L.416 (URBS); Oinoanda de Lycie doit correspondre au toponyme *Wiyana-wanda* de certains textes hittites et de l'inscription louvite hiéroglyphique du Südburg de Boğazköy (règne de Suppiluliuma II) § 1 b ainsi que du bloc 9 de l'inscription de Yalburt, cf., pour ces toponymes lyciens, POETTO, *op. cit.*, p. 79-82; J.D. HAWKINS, *The Hieroglyphic Inscription of the Sacred Pool Complex at Hattusa (Südburg)*, Wiesbaden, 1995, p. 29 et 49. La ville de Pergè correspond à la cité de *Parḫa* mentionnée dans la fameuse tablette de bronze du traité conclu entre le roi hittite Tudhaliya IV et son vassal Kurunta, roi de Tarhuntassa (cf. édition et étude du document par H. OTTEN, *Die Bronzetafel aus Boğazköy*, Wiesbaden, 1988 (*StBoT*, Beiheft 1), 93 p., 3 pl. et copies autographes). Les panthéons de Lystres et d'Ikonium (Konya) sont encore mal connus pour la période gréco-asiatique, mais en revanche nous savons pertinemment qu'Ikonium était une ville importante au second millénaire et se dénommait *Ikkuwaniya* (cf. textes de

consiste donc à évaluer l'héritage éventuel des cultes gréco-asianiques à partir de ce que nous savons de ces mêmes sites dans le domaine religieux au deuxième millénaire avant notre ère. En d'autres termes, existe-t-il une solution de continuité en cette matière, ou, si l'on préfère, les Zeus Tarsios, Solymeus ou Kôrykios continuent-ils le Tarchunt/Tarchuna louvite distinct du Zeus olympien grec ? Interrogeons-nous encore sur la permanence du culte de certains dieux indigènes jusqu'à l'époque gréco-asianique.

C. La réponse à un tel problème implique d'abord de rappeler qu'à la dislocation de l'Empire hittite vers 1180 av. J.-C., la civilisation anatolienne se poursuit, sous la forme louvite, notamment dans le Sud-Est anatolien et en Syrie du Nord jusque vers 700 av. J.-C., au sein de petits royaumes dont les destins furent diversifiés : Tabal, Kargémish, Hilakku/Qué, Hamath, Adana, par exemple. Après 700, les sources en langue anatolienne (louvite) se taisent pour ces régions. D'autre part, dans le Sud-Ouest anatolien, il n'existe, à ce jour, aucun témoignage indigène après 1050 av. J.-C. jusqu'au ^ve siècle avant notre ère, lorsque, notamment dans le cadre de l'Empire achéménide, apparaissent de nombreux documents épigraphiques en lycien, ou encore en lydien, en carien, en pisidien, et ceci à côté des documents en grec, en araméen ou parfois bilingues.

D. Examinons quelque peu le cas lycien. À Tlôs (*Tlawa*) dont les documents hittites nous apprennent l'existence au deuxième millénaire, nous observons, grâce à deux longues inscriptions en langue lycienne, un panthéon dominé par *Trqqñt* = louvite Tarchunt = Zeus (anatolien) associé à la *ēni qlahi ebijehi* « la Mère du sanctuaire d'ici » assimilée à Létô dans le cadre d'un syncrétisme gréco-anatolien. Cette sorte de Magna Mater lycienne se dénommera *Qebeliya* à Limyra (lyc. *Zēmuri*) ou portera encore le nom caractéristique de *ēni mahanabi* « mère des dieux » prolongeant le louvite *anni-massanassi*³. En de nombreux endroits, l'antique divinité anatolienne Maliya s'affirme comme la divinité poliade, ce qui justifie son assimilation à Athéna dans les textes bilingues. Mais il convient de bien identifier Maliya comme une déesse protectrice de ces éléments naturels que sont les vergers,

Boğazköy, inscription du Südburg § 1, 4) tandis que Lystres s'appelait *Lusna* à l'époque hittite et son panthéon se composait d'un dieu Soleil louvite (probablement *Tiwalīya*), d'un dieu de l'orage, d'une divinité protectrice de la nature sauvage et de quelques divinités indigènes mal connues à ce jour, cf. KBo VII 66 III 6' sq. et KUB XVII 19 I 9'. La cap-padocienne Comana correspond manifestement à la ville sainte de Kummanni au deuxième millénaire (cf. H.M. KÜMMEL, *Kummanni*, in *RIAss.*, 6 Band [1980-1983], p. 335-336.), et le grec Tarsos/latin Tarsus rendait le hittite *Tarsa*.

³ Cf. TL 102, 3 : *qebeliya : ēni : qlahi : ebij [el] hi : pñtreñni*; à propos de ce théonyme issu du nom divin hittito-louvite *Ḫapaliya-*, cf. R. LEBRUN, *Continuité culturelle et religieuse en Asie Mineure*, in *Atti del II Congresso internazionale di Hittitologia*, Pavie, 1995 (*Studia Mediterranea*, 9), p. 250-251. Pour *ēni mahanabi*, cf. TL 134, 4.

les fleurs et les ruisseaux⁴; elle est donc une divinité relevant de la seconde catégorie, comme le sont sans doute les diverses Artémis locales, celles de Komba, de Lagbè et de Pergè figurant parmi les plus typiques⁵. Il est certain que des dieux tels que Trôsobios/*Trzzubi* et Tobaloas appartiennent à la seconde catégorie en tant que *théoi agrioi*, et que, d'autre part, le dieu pisido-lycien Kakasbos relèverait de la catégorie des dieux de la guerre. Comme dans le cas de Tlôs, la continuité louvito-lycienne est révélée aux iv^e et v^e siècles av. J.-C. dans des inscriptions en langue lycienne trouvées dans des villes dont, pour certaines, l'existence est assurée au deuxième millénaire avant notre ère. Même si, sous l'effet d'une hellénisation de plus en plus forte, après le iv^e siècle av. J.-C. la dénomination des dieux s'effectue généralement d'après un équivalent grec approximatif, il convient cependant de toujours reconnaître derrière l'habillage grec une personnalité divine authentiquement anatolienne; le cas est patent pour Artémis, les Dioscures, les Nymphes, Kronos ou encore les douze dieux⁶. Pour illustrer notre position, il suffira de passer en revue les dieux mentionnés dans les inscriptions en langue lycienne de quelques villes lyciennes significatives :

– Arneai : dans cette cité au nom typiquement anatolien⁷, le dieu de l'orage (*Trqqa-/Trqqñt-*) domine (TL 83, 15-16); en tant que divinité justicière, il est assisté de *Maliya*, déesse poliade de haute antiquité, protectrice des

⁴ Cf. R. LEBRUN, *Maliya, une divinité anatolienne mal connue*, in *Studia Paulo Naster oblata II*, Louvain, 1982, p. 123-130.

⁵ Pour l'Artémis de Pergè, voir R. LEBRUN, *De quelques cultes lyciens et pamphyliens*, in *Festschrift S. Alp*, Ankara, 1992, p. 357-361. Mentionnons, pour Komba, l'existence de nombreux autels dédiés à l'Artémis Kombikè. Quant à l'Artémis de Lagbè (Artémis Lagbènè), qu'il nous suffise de renvoyer à L. ROBERT, *Documents d'Asie Mineure*, Paris, 1987, p. 438-441.

⁶ Pour Kronos (dont le culte n'est que peu attesté en Grèce), considéré comme le grand dieu de Tlôs, cf. L. ROBERT, in *JS* (1978), p. 43-48 et Id., in *JS* (1983), p. 249. La plupart des reliefs lyciens représentant les douze dieux doivent provenir de l'antique sanctuaire de Komba; au milieu des douze divinités on trouve aussi l'Artémis de Komba en tant que déesse chasserresse, régulatrice de la nature sauvage, de la faune, ainsi que parfois Hermès et le dieu « le Père », un dieu ancestral, dont le nom n'est jamais indiqué. Il convient de renvoyer sur ce sujet à la mise au point de L. ROBERT, *Documents d'Asie Mineure*, Paris, 1987, p. 431-437, et je citerai la conclusion de l'article particulièrement pertinente : « dans ce culte des Douze dieux, autour des Douze, le plus souvent invoqués seuls, il y a un entourage éventuel, Artémis Chasserresse, le Père des Douze et aussi Hermès. Tous les reliefs viennent en définitive du même sanctuaire de Komba, mais il y a des variantes : les Douze sont normalement armés de l'épieu; sur le relief de Manisa, ils sont sans armes; ce sont pourtant les Dieux Chasseurs, car il y a les douze chiens-loups; une fois ils ont des boucliers. Les deux figures isolées sont Artémis et le Père, quelle que soit leur place. Là aussi nous touchons – comme pour les Dioscures et la Lune, pour Kakasbos aussi – au tuf religieux de ces régions, à leur caractère transmis du fond des âges et en dehors de toute influence hellénique. Là aussi les types ne sont pas imités de l'art et du culte grecs; la Grèce n'a fourni que les noms de la mythologie, Artémis, Hermès; même pas pour le Père, qui a gardé l'anonymat primitif ».

⁷ Arnéai : cf. L. ZGUSTA, *Kleinasiatische Ortsnamen*, Heidelberg, 1984, p. 98, § 97 - 2.

forces de la nature (TL 80). Il faut probablement encore mentionner le dieu Tobaloas pour cette période, bien que la seule mention connue à ce jour provienne d'un autel datable du II^e siècle ap. J.-C. où le dieu est qualifié de « bienveillant / qui exauce »⁸.

– Antiphellos : dans les formules exécutoires des tombes rupestres de la ville, il n'est souvent fait mention que de l'ensemble des dieux : *mabāi huwedri*. Toutefois, dans une inscription bilingue lycien-grec, la divinité justicière est la *ēni qlahi ebijehi* « la mère du sanctuaire d'ici » correspondant à Létô dans la partie grecque du document. La longue inscription TL 55, difficile à comprendre car rédigée en lycien B toujours mal maîtrisé, accorde, elle, une place importante au dieu de l'orage *Trqqñt*⁹.

– Isinda : dans une inscription du V^e siècle rédigée en lycien et en grec (TL 65), il est question de *Trqqñt* / *Trqqas* auquel est associé, me semble-t-il, le dieu *Ddeweze*, en qui il faut peut-être reconnaître le nom lycien du Soleil hérité du louvite *Tiwaza*, comme j'ai essayé de le montrer dans une étude à paraître dans *Hethitica* XIV. Dans les sources épigraphiques, les mentions ultérieures d'Artémis et des douze dieux renvoient certainement à un substrat anatolico-louvite : Artémis cache vraisemblablement une déesse protectrice de la nature sauvage, à moins que ce ne soit une divinité lunaire, tandis que les douze dieux constituent sans doute l'expression ramassée de l'ensemble des dieux « non supérieurs » de tout panthéon local anatolien.

– Kyaneai : la cité était célèbre grâce à un vieil oracle rendu par l'eau de la source, un oracle qu'Apollon s'appropriait : il s'agit de l'Apollon Thyrxeus nommé en lycien *turaXssali natri*¹⁰.

– Limyra (lyc. *Zēmuri*) : Les dieux de cette ville riche en tombeaux rupestres et en épigraphie funéraire nous sont connus en grande partie par les formules exécutoires. On y trouve la simple mention des dieux de la ville (TL 101, 4-5), mais aussi, de façon plus précise, la fameuse déesse *ēni qlahi ebijehi* qui pourrait se dénommer *Qebeliya* d'après TL 102, 4, et qui se voit parfois pourvue du qualificatif de *pñtreñni*, un adjectif ethnique dont le sens reste difficile à fixer¹¹. Cette déesse justicière est normalement identique à la

⁸ TAM II 758.

⁹ *Trqqñt* semble être le seul théonyme intervenant dans l'inscription, avec trois mentions. Pour le sens de *huwedri* - « tout », cf. F. STARKE, *Untersuchung zur Stammbildung des keilschriftluwischen Nomens*, Wiesbaden, 1990 (*StBoT*, 31), p. 467 sq., qui rapproche le terme lycien du louvite cunéiforme *suwatar*, substantif abstrait déverbatif de *suwa(i)* - « remplir ».

¹⁰ TL 44 c 47-48 (face C du pilier xanthien). Pour cet oracle, voir PAUS., VII, 21, 13.

¹¹ Ce terme qui qualifie parfois la « mère du sanctuaire d'ici » semble être un ethnique dont le sens reste difficile à préciser : ni le rapprochement du terme avec Pandaros (cf. G. NEUMANN, *Beiträge zum Lykischen V*, in *Die Sprache*, 20, 2 [1974], p. 111), ni le rapprochement avec la ville de Patara (E. LAROCHE, in *Fouilles de Xanthos*, VI, Paris, 1979, p. 75 -76 et 114) ne peuvent emporter l'adhésion.

ēni mabanahi « mère divine » signalée dans une inscription¹². Nous connaissons aussi le dieu *Trzzubi* = grec Trôsobios dont le prêtre se fit bâtir un tombeau, ainsi que la divinité *Qeli* en qui G. Neumann voulut reconnaître l'aboutissement lycien du hittito-louvite *Ḫalki*, la déesse Grain¹³. Enfin, il faut relever la mention probable des/du *hppñterus mābāi* (TL 139, 3-4); s'agit-il dans ce cas d'un groupe divin justicier, comme ce fut proposé, ou n'a-t-on affaire qu'à un dieu¹⁴? Le culte ultérieur d'un Zeus asianique et des Dioscures nous assure de la pérennité de la tradition anatolienne. Quant au terme *Xba-* attesté dans l'inscription TL 102,4, il pourrait désigner le dieu Fleuve, en l'occurrence le Limyros, et le rapprochement avec la hourrite Hébat nous semble devoir être écarté¹⁵. J'attirerai encore l'attention sur une courte inscription bilingue trouvée au Létôn de Xanthos en 1966, faisant l'objet

¹² TL 134, 4.

¹³ Pour Trôsobios, cf. TL 111, où le prêtre du dieu se dénomme *Erzesinube*. Un prêtre de *Qeli* (lycien *Qelebi kumaza*) est mentionné dans l'inscription N 322 trouvée en 1974; pour le rapprochement avec *Ḫalki*, voir G. NEUMANN, *Namen und Epiklesen lykischer Göttern*, in *Florilegium Anatolicum*, Paris, 1979, p. 49; tout en retenant cette possibilité, R. LEBRUN, *Continuité culturelle et religieuse en Asie Mineure*, in *Atti del II Congresso internazionale di Hittitologia*, Pavie, 1995 (*Studia Mediterranea*, 9), p. 252-253, envisage aussi un rapprochement avec le louvite *ḫali-* « jour ».

¹⁴ Dans les deux attestations de *hppñterus*, ce mot précède *mābāi* « dieux », mais il convient tout d'abord d'examiner si le terme est un nom. sing. ou un nom. plur.; dans l'inscription TL 58 (Antiphellos), le verbe qui doit exprimer la sanction est perdu : 5.....-] *ili se hppñterus mābāi mintebi*, mais en TL 139, 4 le verbe est manifestement au singulier, ce qui implique aussi que la forme *mābāi* = louvite *massani-* peut constituer un nom. sing., et pas uniquement un nom. pl. : 3.....me ne 4 *tubidi b [p] pñte [rus] mābāi : se maraziya mintaba*; de plus, *mābāi* peut être aussi un génitif pluriel, et constituer ainsi un génitif partitif dépendant de *hppñterus*, qui, dans les deux cas, serait bien un nominatif singulier et pourrait signifier « représentant, ou haut fonctionnaire religieux, ou institution (religieuse) », à moins qu'il ne s'agisse d'un adjectif signifiant « grand, principal » ou un sens voisin; il ne peut s'agir d'un théonyme. Cf. l'état du problème chez T.R. BRYCE, *The Lycians in Literary and Epigraphic Sources*, København, 1986, p. 188.

¹⁵ Le rapprochement effectué par G. NEUMANN avec la grande déesse syro-hourrite Hébat du second millénaire me paraît devoir être écarté (in *Festschrift Mansel*, 1974, p. 640 sq.); en effet, la survivance d'un nom hourrite à l'époque gréco-asianique, de plus dans une région à l'époque très peu, voire non hourritisée, suscite le scepticisme. En revanche, reconnaître dans *Xba-* la continuité du hittite-louvite *ḫapa-/ḫapi-* « rivière » constitue une piste d'autant plus que la trilingue xanthienne a fourni le thème verbal *Xbai-* « irriguer » : N 320, 14 : *Xbaitē* « ils irriguèrent », cf. louvite *ḫapai-*; l'anthroponyme gréco-lycien *Kbamoas* vient d'un étymon louvite *Ḫapamuwa* et non *Hépamuwa* comme on le croit parfois. Une information utile viendrait d'une interprétation correcte de *PddēXba-*, qui, en fin de compte, pourrait signifier « la rivière locale » et garder le souvenir de l'antique pratique de l'ordalie par le fleuve; la fin de l'inscription de Limyra TL 102 se comprendrait plus aisément, d'autant plus qu'il y est question de *Qebeliya* à laquelle le ou les coupable(s) doit/doivent payer l'amende.... : *sewe : tubidi : pd 4 ē : Xba* « et la rivière locale les frappera », en l'occurrence le Limyros; rien ne me semble s'opposer à cette interprétation en N 309 c 6, autre inscription de Limyra où *pddēXba*, manifestement noté comme un seul mot, se trouve entre *trbbāmara* et *tesīmī*.

d'une première étude de G. Neumann (*Neufunde lykischer Inschriften seit 1901*, Wien, 1979, p. 29-30 = N 312), dont la lecture fut presque aussitôt améliorée par O. Carruba (*Commento alle nuove Iscrizioni di Licia*, in *Festschrift P. Meriggi* I, Pavia, 1979, p. 79); elle se présente comme suit :

1. Δημοκλ[εῖ]δης [Κεβισιος ?]
2. Λιμυρεύς. Ἀγαθῇ Τύχη
3. Ἀρτέμιδι ἀνέθηκεν
4. *ñtemuXlida k [e] bijeseb*
5. *zemuri ertemi*
6. *Xruwata [ubete ?]*

Le texte lycien, négligeant la mention de la Bona Fortuna, se traduit comme suit : « Démokleidès, (fils) de Klé]biyéés a élevé une statue pour Artémis à Limyra ». Cette traduction voit dans Zemuri, non pas un ethnique, difficilement admissible du point de vue lycien mais qui correspondrait toutefois parfaitement au grec Limyreus, mais un locatif, ce qui soulignerait le culte d'Artémis (asianique) à Limyra.

– Myra : les inscriptions funéraires de la cette ville voisine de Limyra révèlent l'enracinement des dieux indigènes que sont *Trqqas/Trqqñt-*, le dieu de l'orage, *Xba* le « fleuve », *Tesñmi* et sans doute *Trbbāmara*¹⁶. Plus tard, le nom de la déesse Éleuthéra, assimilée à Artémis, constitue en fait la traduction du gréco-anatolien *Ereua* = hittite *arawa-* « libre »¹⁷. Tout aussi traditionnels sont les douze dieux, les Dioscures, Létô et les Nymphes.

– Rhodiapolis et Tyberissos : dans ces deux cités, la déesse dominante est sans conteste *Maliya*, la déesse poliade.

– Xanthos (lyc. *Arñna*) et le Létôon. : les documents en langue lycienne trouvés au Létôon prouvent le culte dans le sanctuaire de la *ēni qlabi ebijehi* = Létô identifiée à une antique déesse de la source, des *Eliyāna* = les nymphes, de *Maliya* ainsi que de deux dieux cariens vénérés à Caunos (zone limitrophe avec la Lycie), à savoir *Xñtawati Xbideñni* = Basileus Kaunios, probablement le grand dieu de Caunos, et *ArXXazuma* = grec Arkésimas¹⁸. La poursuite des fouilles nous apportera certainement de nouvelles indica-

¹⁶ *Trbbāmara* : « interdiction », mot pouvant devenir une abstraction divinement personnifiée, cf. G. NEUMANN, *Neufunde lykischer Inschriften seit 1901*, Wien, 1979, p. 25 : à décomposer en *trbb(a)* + *mara* « loi »; à la même page, l'auteur reconnaît en *Tsñmi* le nom de la déesse hittito-louvine *Tasimi*, *Tesimi*, lequel comporte encore de multiples variantes.

¹⁷ Cf. R. LEBRUN, *Problèmes de religion anatolienne*, in *Hethittica*, 8 (1987), p. 246 et 256 n. 12.

¹⁸ Pour les dieux vénérés à Xanthos et plus particulièrement au Létôon, cf. Chr. LE ROY, *Aspects grecs et anatoliens des divinités vénérées au Létoon de Xanthos*, in J. BORCHHARDT, G. DOBESCH (éds), *Akten des II. Internationalen Lykien-Symposions*, Wien, 1993 (*Ergänzungsbände zu den Tituli Asiae Minoris*, 17), p. 241-247.

tions. Les informations relatives au panthéon indigène de Xanthos même nous sont essentiellement fournies par la longue inscription du pilier xanthien (TL 44) dont la face D et la seconde partie de la face C sont plus difficiles à étudier du fait qu'elles sont rédigées en lycien B. De plus, dans certains passages encore obscurs des parties rédigées en lycien classique, la mention de théonymes n'implique pas nécessairement qu'ils furent vénérés à Xanthos; il peut être simplement fait allusion au culte de divinités de différentes cités lyciennes; le passage TL 44 C 5-9 est à cet égard significatif¹⁹. Néanmoins, nous pouvons affirmer l'émergence des cultes de *Trqqas/Trqqñt-*, de *Maliya*, des douze dieux, probablement de *Xñtawati Xbideñni*, culte caunien introduit dans la métropole lycienne, et de *turaXssali Natri* = Apollon Thyrsus.

— Je ne puis achever la revue de ces sites lyciens sans évoquer une inscription funéraire trouvée en 1966 à Kızılca près d'Elmalı par G. Bean; l'étude donnée par G. Neumann (*op. cit. supra*, p. 36-38 = N 314), a été reprise par O. Carruba (*loc. cit. supra*, p. 80-85). Particulièrement importante pour le culte de Kakasbos, elle se lit :

1. *Xupā* 2. *ebēñni* 3. *menadē* 4. *masauwēti* 5. *mejereh* 6. *t] ideimi* 7. *ē] ti* : *Xñtawata* 8. *p] eriklebe* (côté droit); 1. *Xupaebēhi* 2. *tijjadi* : *tike*

3. *zuñmē* : *tibe* 4. *mene tubidi* 5. *eti ebebē* 6. *XaXakba* 7. 3 signes inconnus (côté gauche). : « Masaweti, [f]ils de Méjéré, a fait ce tombeau durant le gouvernement de Périclès (côté droit); celui qui fera quelque dommage à ce tombeau, Kakasbos le frappera en ce qui concerne ses ... (côté gauche). » L'intérêt de cette inscription est naturellement l'attestation du culte du dieu cavalier-guerrier Kakasbos en cet endroit, mais aussi de le montrer dans sa fonction de justicier protecteur de tombeaux et de nous donner le nom lycien de Kakasbos, lequel remonterait à un étymon anatolien **ḫaḫatwa-*, cf. hittite *ḫattai-* « frapper, abattre » (cf. Carruba, *loc. cit. supra*, p. 84-85); le

¹⁹ TL 44 C..... se 5 *utāna* : *sttati* : *stala* : *ēti* : *malijabti* : *pddāti* 6 *ddewē zXXazāi neu ne* : *meseweb* : *mmi* : se *Xbide* 7 *sttati mē* : *sttala* : *ēti* : *qlabibijehi* : se *mal [i-]* 8 *jabi* : se *[x]* *ertemebi* : se *Xñtawatehi* : *Xbidēñ* 9 *bi*. Selon la traduction proposée, des conclusions divergentes peuvent être tirées, le nœud du problème étant avant tout le sens précis du verbe *stta-* et, ensuite, le sens de *Utāna* dans lequel il me semble préférable, comme le suggère H.C. MELCHERT, *Lycian Lexicon*, Chapel Hill, 1993² (*Lexica Anatolica*, 1), p. 85, d'y voir le toponyme Hytenna, plutôt que l'anthroponyme Otanès. Quant au verbe *stta-*, il constitue un verbe intransitif « être debout, se dresser » (cf. latin *stat*) car par deux fois dans le passage analysé ici, *sttala* est bien un nominatif sujet de *stta-*, et non un accusatif objet direct du verbe en question. La traduction du début du passage serait donc : « ... et 5 à Hytenna se dresse une stèle dans le temenos de Maliya 6 en face des combattants.... et à Caunos 7 se dresse une stèle dans le sanctuaire d'ici ? et de Mal [i] ya 8 et d'Artémis et de Basileus Caunos.. ». En fait, nous avons ici une information sur un culte de la cité lycienne d'Hytenna (cf. L. ZGUSTA, *Kleinasiatische Ortsnamen*, Heidelberg, 1984, p. 656 § 1417) et d'autres indications culturelles relatives à Caunos, mais rien ne concerne spécifiquement Xanthos. Ce passage est interprété différemment, notamment en reconnaissant dans Utana l'anthroponyme Otanès et en concluant à la mention de cultes xanthiens, par R. GUSMANI, *Su due termini della Trilingue di Xanthos*, in *Festschrift P. Meriggi* I, Pavia, 1979 (*Studia Mediterranea*, 1), p. 227-229.

théonyme lycien supprime tout rapprochement, néanmoins tentant, avec le louvito-lycien *asba-/esbe-* « cheval ».

Cet examen rapide n'a concerné que quelques villes lyciennes, mais celles-ci nous paraissent fournir une documentation significative du maintien des traditions louvito-lyciennes en plusieurs coins de Lycie aux v^e et iv^e siècles av. J.-C. face à une hellénisation de plus en plus forte, mais qui ne parviendra pas à étouffer complètement le tréfonds religieux anatolien. De façon générale, *Trqqñt*, le dieu de l'orage, l'*ēni qlabi ebijehi / ēni mabanabi* à laquelle s'assimilera Létô, soit la source fécondante, avec son cortège des *Eliyāna* = les nymphes, et *Maliya*, déesse poliade protégeant les champs et les vergers, s'imposent presque partout; la personnalité de ces dieux subsistera même si plus tard ils ne seront désignés que sous un vocable grec. Inversément, des divinités connues à la période gréco-romaine uniquement par leur appellation grecque renvoient à une personnalité anatolienne dont le nom n'est pas toujours connu à l'heure présente : c'est le cas de diverses Artémis, d'Apollon ou des Dioscures.

E. Dans le Sud-Est anatolien, le long de la côte méditerranéenne, se situe Kôrykos, un important centre religieux cilicien de l'époque gréco-romaine, dont, toutefois, le nom au deuxième millénaire avant J.-C. nous demeure inconnu. La nature des croyances et du culte révèle la haute antiquité de ce foyer religieux; de plus, il convient de prendre en compte dans toute étude du site non seulement le sanctuaire de la ville, mais aussi dans son voisinage immédiat, l'autre corycien, lieu de résidence célèbre du monstre Typhée et prison momentanée de Zeus vaincu par Typhée qui lui avait de plus sectionné les nerfs et caché ceux-ci dans une outre en un lieu secret; Zeus fut cependant miraculeusement délivré par Pan et put reprendre le combat contre le monstre cilicien dont il finit par triompher. Tout cet épisode mythique trouve son origine dans le mythe hittite opposant le dieu de l'orage Tarchunt au dragon Illuyanka²⁰. Nous constatons ici un lien immédiat avec les traditions mythiques et religieuses du deuxième millénaire. Dans la ville même de Kôrykos étaient vénérés principalement Hermès, Zeus, Pan et les nymphes²¹. L'anthroponymie était, comme dans la ville voisine d'Olba, majoritairement d'origine louvite et comportait de nombreux noms théophores²². À l'époque gréco-romaine, Kôrykos apparaît comme la cité du dieu

²⁰ Voir les lignes de F. VIAN, *Nonnos de Panopolis, Les Dionysiaques* chants I et II, Paris, 1976, p. 25-26 de la notice; Ph. HOUWINK TEN CATE, *The Luwian Population Groups of Lycia and Cilicia Aspera during the Hellenistic Period*, Leiden, 1961, p. 206-212.

²¹ Oppien, lequel vécut à Kôrykos, désignait cette cité comme la ville d'Hermès, cf. OPPHEN, *Hal.*, III 7-8, 208-209 et les remarques du scholiaste sur III, 207.

²² Cf. HOUWINK TEN CATE, *op. cit.* (n. 20), p. 202-205; Olba, à identifier peut-être avec la ville louvito-hittite de Ura, adorait particulièrement Zeus (le Zeus Olbios constituait sans doute l'avatar de l'antique *Tarchunt* de Ura); une liste de prêtres (i^{er} siècle av. J.-C.) et du collège de rhabdouques particulièrement significative pour la survie d'anthroponymes louvites a été publiée et étudiée par G. DAGRON et D. FEISSEL, *Inscriptions de Cilicie*, Paris,

3Hermès, mais dans ce nom, tout comme dans celui de Zeus, des nymphes, voire de Pan, il faut reconnaître l'habillage, le déguisement grec de dieux louvites. En effet, comme l'a bien montré notre collègue Ph. Houwink ten Cate, Hermès est à identifier au dieu louvite *Kurunta/Runta*, soit un des fameux dieux notés fréquemment à l'aide du sumérogramme LAMMA dans les textes hittito-louvites, ces divinités protectrices de la nature sauvage, dont, comme à Kôrykos, le culte se perpétuera jusqu'à l'époque gréco-romaine²³. Le Zeus corycien est, bien sûr, ἐπινίκιος, « victorieux », puisqu'il a fini par triompher de son adversaire Typhée, tout comme l'on racontait au deuxième millénaire que le dieu de l'orage louvite avait vaincu le dragon Illuyanka. Cependant, le Zeus corycien est aussi ἐπιτροπαῖος car il possède son trophée dû à sa victoire sur Typhon, mais surtout il est ἐπικάρπιος; en d'autres termes, comme le Zeus Tarsios, il est aussi un dieu du blé, de la vigne, des fruits, donc un dieu de l'orage qui n'est pas uniquement le dieu terrifiant de la foudre, mais également un dieu qui apporte l'abondance grâce à la pluie bienfaisante. En cela, il perpétue l'image du Tarchunt louvite telle qu'elle est connue notamment par des textes et plusieurs reliefs ciliciens du premier millénaire avant notre ère; ainsi, les reliefs néo-louvites d'Ivritz, de Bor, une stèle à l'entrée du musée de Niğde, les textes de Kululu ou de Sultan Han²⁴.

F. Restant au bord du littoral cilicien, on se doit de citer le cas de la ville de Tarse comme étant un lieu illustratif de la continuité cultuelle. Cette ville, dont le prestige intellectuel était grand à l'époque de saint Paul, pouvait se prévaloir d'une très haute antiquité, ce que confirment les fouilles non seulement au niveau de la préhistoire, mais encore pour la période hittite. En effet, les fouilles – dont on regrettera l'interruption – entreprises par Miss H. Goldmann ont révélé de nombreux vestiges hittites de toute première importance : bâtiments, rues, sceaux, tablettes; il est d'ailleurs surprenant que les archives hittites de Boghazköy-Hattusa, bien que mentionnant la ville cilicienne de Tarsa, n'aient pas encore livré plus d'informations sur la ville. Quoi qu'il en soit, Tarse au deuxième millénaire comportait certainement deux grandes figures divines : le dieu de l'orage maniant la foudre, mais aussi porteur de l'épi de blé et de la grappe de raisin que nous retrouvons bien figuré sur les monnaies à l'effigie de Zeus/Baal Tarsios, mais aussi le dieu Santa, une

1987 (*Travaux et mémoires du Centre de recherche d'histoire et civilisation de Byzance, Collège de France, Monographies*, 4), p. 27-37. Ura se trouvait en tous cas dans la région de Silifke, cf. A. LEMAIRE, *L'écriture phénicienne en Cilicie*, in *Phoinikeia Grammata*, Namur, 1991 (*Coll. d'Études Classiques*, 6), p. 138 et n. 19.

²³ Cf. HOUWINK TEN CATE, *op. cit.* (n. 20), p. 212-213; DAGRON – FEISSEL, *op. cit.* (n. 22), p. 45-46.

²⁴ Ainsi, Sultan Han, stèle 1 : à-wa za-n DEUS.TONITRUS-bu-za-n tu-wa+r-sà-si-i-n ta4-nu-wa-ba : et j'ai installé le dieu de l'orage (Tarchunt) de la vigne que voici »; stèle 5-6 : à-wa DEUS.TONITRUS-bu-za-s za-à tu-wa+r-sà-za ma-sa-ba-ni-i-ti « et Tarchunt fera croître les vignes que voici »; *Tarbusas tuwarsasis* (nominatif) est la désignation type de ce dieu de l'orage à la vigne.

divinité souvent redoutable, à l'aspect guerrier et susceptible d'engendrer de nombreux fléaux, qu'il y a tout lieu de reconnaître dans le dieu Sandôn assimilé à Héraklès²⁵. De futures études basées sur l'élargissement de la documentation contribueront peut-être à souligner le caractère indigène d'autres dieux liés selon certains auteurs anciens, tels Dion de Pruse, à la ville de Tarse.

G. Pour terminer notre réflexion, réservons une place à Comana Cappadociae / Hierapolis, située le long du Saros, dont les premiers vestiges furent dégagés et étudiés en 1881, ce qui aboutit à une première publication des inscriptions par Waddington en 1887²⁶. Après une longue interruption, les fouilles ont repris voici quelque trente ans sous l'égide du British Institute of Archaeology à Ankara²⁷. L'histoire religieuse de ce site prend un relief tout particulier si l'on admet que notre Comana est à identifier avec Kummanni, un des plus grands centres religieux du monde hittite, en plein pays kizzuwatnien²⁸; Kummanni, fortement marquée par les conceptions religieuses hourrites (cf. les idées des théologiens d'Alep), joua un rôle déterminant dans le processus de la hourritisation du panthéon impérial et des sphères sociales dominantes dans la capitale Hattusa. On imagine l'importance que revêtit la mise à jour des vestiges – notamment des bibliothèques – de la Comana du deuxième millénaire avant notre ère. À cette époque, et plus précisément avant l'annexion du royaume de Kizzuwatna à l'État hittite, les dieux principaux de la ville, essentiellement hourrites, sont Teshub et sa parèdre Hébat, Shaushka, Ea et Kubaba, la grande déesse de Kargémish, qui y fera son entrée sans doute après les campagnes des rois hittites en Syrie (xvi^e-xv^e siècle av. J.-C.). Sarrumma, dieu montagne cilicien, devenu au Kizzuwatna d'abord, et ensuite dans le cadre du panthéon impérial tardif, le fils du couple Teshub-Hébat, n'est curieusement pas attesté à Kummanni alors que ses centres culturels, à savoir Laiuna, Uda et Urikina se trouvent au Kizzuwatna, que de plus Sarrumma est représenté en roi de la montagne sur le relief de Hanyeri à quelque distance de Comana et qu'enfin le culte de Sarrumma est bien attesté dans les inscriptions néo-louvites de Cilicie. Quelques éléments de son culte et de sa personnalité devaient subsister en Cilicie à la période gréco-romaine, mais nous ignorons derrière quel théonyme grec précis se cachait Sarrumma à cette époque, tandis qu'il nous faut cependant constater

²⁵ E. LAROCHE, *Un syncrétisme gréco-anatolien : Sandas = Héraklès*, in *Les syncrétismes dans les religions grecque et romaine*, Paris, 1973, p. 103-114.

²⁶ W.H. WADDINGTON, *Inscriptions de la Cataonie*, in *BCH*, 7 (1883), p. 125-148.

²⁷ R.P. HARPER, I. BAYBURTLUOGLU, *Preliminary Report on Excavations at Sar, Comana Cappadociae in 1967*, in *AnSt.*, 18 (1968), p. 149-158. Pour les inscriptions trouvées à cette occasion, cf. R.P. HARPER, *Inscriptiones Comanis Cappadociae in A.D. 1967 effossae*, in *AnSt.*, 19 (1969), p. 27-41.

²⁸ Voir H.M. KÜMMEL, *Kummanni*, in *RIAss.* 6 Band (1980-1983), p. 335-336.

l'abondance des noms théophores de *sarma*²⁹. En ce qui concerne précisément Kummanni, une absence, peut-être provisoire, d'informations existe pour la période s'étalant de la fin du deuxième millénaire à la période gréco-asiatique. Dès cette époque, les choses s'éclaircissent pour l'histoire religieuse de la cité. De bons renseignements sont dus à la plume de Strabon : « Dans le massif de l'Anti-Taurus se trouvent des vallées étroites et profondes. C'est là que sont situés Comana et le sanctuaire d'Enyô que ceux-ci appellent (sanctuaire) de Mâ. Comana est une ville considérable, mais sa population se compose en majeure partie des théophorètes et des serviteurs du temple..... Le prêtre est le maître du sanctuaire et des serviteurs du temple, qui étaient plus de 6000 à l'époque où je fis le voyage de Comana, hommes et femmes. Du sanctuaire relève un territoire très étendu dont les revenus vont au prêtre. Aussi, celui-ci tient-il en Cappadoce le deuxième rang après le roi »³⁰. En confrontant les sources écrites anatoliennes du deuxième millénaire avec ce passage de Strabon, on ne peut s'empêcher d'établir une solution de continuité entre l'ancienne Kummanni et la Comana gréco-romaine : retenons l'importance cultuelle de la cité, véritable ville sainte, la position sociale éminente du grand-prêtre, les classifications sacerdotales, les possessions et revenus du temple, enfin le nom même de la grande déesse *Mâ*, un théonyme manifestement anatolien³¹, qui ne nous aide cependant pas à définir la personnalité de la déesse. Sa représentation sur des monnaies et sur un relief étudié par H. Seyrig montre une déesse radiée, éventuellement, comme sur le relief, entourée de deux aigles juchés sur ses épaules; la tête de la déesse nimbée de rayons, l'association d'aigles, messagers du Soleil, à sa personnalité inviteraient à y reconnaître une divinité solaire³². D'autre part, son association à Enyô en ferait une divinité guerrière. Dès lors, l'anatolienne Mâ de l'époque gréco-romaine n'illustrerait-elle pas un retour à une très ancienne divinité de la cité, déesse reine et guerrière, assimilée à Hébat devenue la grande déesse de la ville, dont elle récupère le caractère solaire ? Avec l'affaiblissement, voire la disparition de la culture hourrite, à Kummanni comme en d'autres lieux de Cilicie, on en serait revenu à la dénomination pré-hourrite de la grande déesse de la ville, dont nous découvrons le nom à une période tardive; une telle situation est patente dans le cas du dieu de l'orage où au premier millénaire Teshub cède la place à Tarchunt. À titre informatif, en fonction de la documentation épigraphique réunie, nous signalerons aussi l'attestation des cultes de la très grande déesse = Θεὰ μεγίστη, de Κύριος 'Απόλλων = Apollon cataonien dont il était fait le plus grand cas, d'Ἀσκληπιὸς σωτήρ et du Κύριος Ἑρμῆς.

²⁹ Cf. HOUWINK TEN CATE, *op. cit.* (n. 20), p. 134-136; E. LAROCHE, *Le dieu anatolien Sarruma*, in *Syria*, 40 (1963), p. 301-302.

³⁰ STRABON, XII, 2, 3.

³¹ Mâ pourrait constituer l'haplogie du nom divin *Mamma* bien attesté dans les textes hittites; voir aussi Μᾱ(ς) dans l'épigraphie gréco-asiatique.

³² H. SEYRIG, *Scripta Varia*, Paris, 1985, p. 705-708.

Les quelques exemples ainsi réunis de l'Ouest à l'Est de l'Anatolie méditerranéenne suffisent, me semble-t-il, à donner l'orientation des recherches futures. Nous observons qu'en dépit d'une hellénisation de plus en plus appuyée, en des lieux de grande tradition religieuse et de plus parfois d'accès difficile à cause du relief, les résistances cultuelles se sont imposées et restent un fait quotidien encore au début de notre ère, même si le nom divin se note en grec. Toutefois, l'inventaire (provisoire) des noms divins indigènes en Lycie donne à penser que l'hellénisation progressa plus facilement dans la partie occidentale de celle-ci³³.

René LEBRUN

Université Catholique de Louvain
Institut Orientaliste, Collège Erasme,
Place Blaise Pascal, 1
B – 1348 LOUVAIN-LA-NEUVE
&
Institut Catholique de Paris
E.L.C.O.A.
21, rue d'Assas
F – 75270 PARIS Cedex 06

³³ Ed. FREZOULS, *Les cultes de la Lycie occidentale*, in J. BORCHHARDT, G. DOBESCH (éds), *Akten des II. Internationalen Lykien-Symposions*, Wien, 1993, p. 203-212.